

PLAQUE FUNÉRAIRE DE TERRE-CUITE MÉROVINGIENNE

Environ le milieu du siècle dernier, un ancien Sous-Préfet d'Issoire, Maurice Girot, offrait à Gustave Grange (1827-1903), antiquaire à Clermont-Ferrand, une curieuse brique de terre-cuite à décor estampé, découverte en 1845 à Grésin, sur le territoire de La Blanède (Puy-de-Dôme). Après la mort de Gustave Grange, la pièce devint la propriété de son fils, puis de son petit-fils, M. Louis Grange, duquel elle fut acquise, au mois d'Avril 1952, par le Musée des Antiquités Nationales (Taf 21).

Le caractère étrange des représentations qui illustrent cette grande brique de terre micacée rosée, à couverture brune, haute de 0 m., 42, large de 0 m., 27, épaisse de 0 m., 03, explique le silence fait autour de cette découverte, malgré les deux articles ¹⁾ qui lui furent consacrés il y a déjà près d'un siècle. Et cependant, la question de l'authenticité du monument ne peut être évoquée.

Dans une note manuscrite, Gustave Grange écrit: „En sortant d'Issoire, la route fuyant par le coteau Saint-Roch, court à travers la riche plaine de Lavour, au-dessous de Grésin, dans le territoire de La Blanède, elle longe un vaste espace remarquable par la quantité de tuiles à rebord et de poteries romaines qui couvre le sol, et par les restes de fondements qui, répartis sur une grande surface, embarrassent la charrue. C'est là que c'est rencontrée, en 1845, au chevet d'une sépulture en briques posées de champ . . . ” ²⁾ la brique historiée que Gustave Grange supposait avoir pu „avant d'être scellée dans ce tombeau . . . orner en guise de tableau quelque sacellum ou petite chapelle, comme on en voit encore à l'entrée de certaines bourgades ou de carrefours” ³⁾. Si l'explication de l'origine première de l'objet est certainement fautive, il n'en est pas moins vrai que le lieu de la découverte est indiqué avec précision: la brique faisait partie intégrante d'une tombe barbare pratiquée dans les ruines d'un établissement agricole gallo-romain, détruit lors des invasions et partiellement réoccupé aux temps mérovingiens. On peut cependant regretter que Gustave Grange n'ait pas indiqué l'emplacement exact de la brique dans la sépulture à laquelle elle avait été attachée par cinq clous de fer, passant par autant d'ouvertures pratiquées avant cuisson aux quatre angles de la plaque de terre-cuite et au milieu de la partie supérieure.

Bien que dotée d'un état-civil précis et étant restée pendant plus d'un siècle dans la propriété de la famille Grange, la brique de Grésin, par le caractère assez inattendu de ses représentations, pourrait prêter toutefois à quelque suspicion. L'examen auquel l'objet a été soumis à

¹⁾ G. Grange, *Mélanges archéologiques ou recueil de dessins, vases, sceaux, monnaies et fragments antiques trouvés dans différentes localités d'Auvergne, accompagnés de quelques notes en regard.* Clermont - Ferrand, impr. de Ferdinand Thibaud, 1857, in-4°, p. 28, n° CLXXXVI et pl. 24 n°

187 - *Magasin pittoresque*, 1865, p. 91 - 93. - Un moulage de la brique avait été donné par M. Flouest, au mois de Septembre 1890, au Musée des Antiquités Nationales.

²⁾ Archives du Musée des Antiquités Nationales.

³⁾ G. Grange, *Mél. archéol.* . . . , p. 28.

l'atelier du Musée des Antiquités nationales, tant au point de vue de la matière que de la technique, ne laisse subsister aucun doute quant à son authenticité. Certain accident, survenu avant la cuisson, vient à l'appui de cette conclusion: alors que la brique était encore à sécher, un jeune porc a piétiné la bordure à gauche et laissé les empreintes de son sabot dans la terre non encore complètement durcie, empreintes rendues indélébiles par la cuisson ⁴). Le décor a été obtenu par estampage, au moyen de matrices, dont l'application est généralement assez maladroite.

Au centre de la plaque, debout et de face, les jambes de profil à droite, se dresse un personnage masculin, les bras écartés du corps; les coudes ployés, la main droite tenant un objet circulaire cerné d'une chaînette dont l'empreinte est assez mal venue, l'autre main fermée sur la hampe d'une lance à crochets et à flamme losangique. Le torse est entièrement recouvert, depuis la tête jusqu'à mi-cuisses, d'une casaque sans manches, saillante à la gorge qu'entoure une chaînette, s'évasant depuis la taille, serrée dans une large ceinture triangulaire bordée, de même que les ouvertures axillaires, d'un guillochis traité en arête de poisson. Le même ornement reparait à la hauteur des jarrets, décorant la partie supérieure de la tige d'une chaussure haute, montant jusque sous le genou et à pointe effilée. La présence d'un long phallus, qui pend entre les cuisses, ne permet pas d'appliquer cette garniture à l'extrémité d'un caleçon court descendant jusque sur les genoux. La tête, légèrement inclinée vers la droite, paraît avoir été exécutée avec plus de soin, en tous cas son empreinte est mieux venue, et bien que „lunaire” le visage, dans son expression, laisse apparaître une certaine sérénité. Au nez droit, élargi à la base, se rattachent deux longues arcades sourcilières abritant des yeux allongés, dont la pupille est indiquée par un petit point en saillie. Par suite d'un approfondissement exagéré du moule, les yeux et la bouche aux grosses lèvres donnent l'impression d'être enfoncées entre les joues, aux pommettes fortement accentuées, et le menton lourd et saillant. Une courte barbe, représentée par de petites incisions parallèles, encadre le bas du visage. La chevelure, dont les ondulations parallèles, séparées par une raie médiane, encadrent le front bombé sur lequel apparait en léger relief un chrisme, accosté de l'alpha et de l'oméga, est surmontée d'un bandeau à remplissage de petites barrettes, dont les extrémités terminales forment une saillie de part et d'autre des tempes. L'écrasement de l'empreinte rend difficile une description exacte de cet ornement de tête, que paraît relier à la chevelure un fil de métal. On croit pouvoir distinguer l'amorce d'une volute, puis deux ornements circulaires. Des barrettes du bandeau part une suite de rayons, encadrant le sommet de la tête et circonscrits dans le haut par un quart de circonférence, terminé par un petit cercle à l'une et l'autre de ses extrémités.

Dans le champ, entourant le personnage, diverses figures sont estampées: à droite et parallèlement à l'évasement de la casaque, un poignard à garde et pommeau horizontaux; à gauche, encadrant le coude, deux mufles de lion, très écrasés; puis à la hauteur du mollet, un lion assis à gauche,

⁴) De nombreuses tuiles ou briques portent des empreintes de pattes de chiens ou de volailles.

dont la tête a disparu sous le sabot du jeune animal ayant piétiné ce côté de la brique. Dans le bas du tableau, ondule un serpent à tête triangulaire, dont le corps est cerné de petits traits obliques. Au dessous et sur le côté gauche, à l'extrémité de la plaque courent les maillons obliquement disposés d'une chaînette.

On ne peut dissimuler la rudesse de ces figures, pas plus que la pauvreté du répertoire décoratif: un guillochis, des cercles et des barrettes, dont l'alternance donne naissance à des motifs de chaînettes. Les formes sont lourdes, la tête du personnage bien trop importante pour le corps. L'exécution de l'empreinte est très irrégulière: usure du modèle, ou maladresse de l'exécutant, toujours est-il que le bras droit et le disque sont écrasés et mal venus. Un affaissement de la terre entre la ceinture et l'attache, sensiblement trop basse, des bras, semblerait indiquer - ce qui est faux - que le cou et le haut du torse étaient protégés par une sorte de gorgerin. Toutes ces imperfections rendent délicate l'interprétation exacte de ce costume, indiscutablement de caractère militaire, ne seraient-ce que par la présence des armes, la lance, le poignard, le bouclier. L'absence de manches n'est pas moins caractéristique et, malgré le manque d'indications de tout élément métallique, il est évident que le torse est protégé par une cuirasse, posée sur une casaque d'étoffe, ou sur une chemise de mailles, semblable à celle dont est revêtu, sous sa cuirasse, le chef militaire représenté sur la grande phalère de bronze trouvée à Ittenheim ⁵⁾. Malgré la grossièreté du dessin, c'est avec un sujet semblable à celui de la phalère d'Ittenheim que s'impose la comparaison, et l'on peut se demander si le modèle du guerrier de Grésin n'a pas été emprunté à quelque décor métallique de cette nature, hypothèse permettant de mieux interpréter certains détails singuliers du moule. Cela est particulièrement apparent dans l'exécution du visage, aux joues étrangement découpées, comme si l'on avait essayé de reproduire un visage encadré par les paragnathides d'un casque. Le décor triangulaire de la partie inférieure de la cuirasse pourrait être interprété comme la figuration du cinctorium, l'un des insignes du commandement.

Quoiqu'il en puisse être de ces tentatives d'explication, tout dans cette image, nature de l'équipement, cuirasse, cinctorium, hauts brodequins, de l'armement, contribue, malgré sa naïve grossièreté, à la rapprocher autant qu'il est possible d'une image impériale. Le personnage de la plaque de Grésin, comme Childéric sur son sceau, porte la cuirasse, non seulement comme protection, mais parce qu'en la portant associée à la lance, il se rapproche ainsi de l'Empereur, à ses propres yeux, comme aux yeux de ceux qu'il entendait dominer ⁶⁾.

Mais ce n'est pas l'image d'un roi mérovingien, et ceci n'avait pas échappé à G. Grange ⁷⁾, qui déjà avait su en distinguer le caractère exceptionnel: „Un dieu fait homme, sous l'aspect gaulois, protège l'œuf primordial (le monde), que le serpent, génie du Mal, vient dévorer. Ce Rédempteur

⁵⁾ Joachim Werner, *Der Fund von Ittenheim. Ein alamannisches Fürstengrab des 7. Jahrhunderts im Elsass, Strasbourg, 1943*, p. 16, fig. 5 & pl. 4, fig. 2.

⁶⁾ Ed. Salin & A. France-Lanord (*Rhin et Orient*, II,

Le fer à l'époque mérovingienne, p. 125-129) ont traité du port de la cuirasse et de la cotte de mailles mérovingiennes.

⁷⁾ G. Grange, *Mél. archéol.* . . . , p. 28.

n'est autre que Jésus-Christ, lui-même ici représenté. Il porte sur son front trois sigles ou stigmates qui sont les cachets indélébiles de sa puissance et de sa divinité. (Ce sont d'abord l'alpha et l'oméga, puis le chrisma ou monogramme du Christ placé entre ces deux lettres)". Nonobstant les allusions à „l'œuf primordial“ que dévore le serpent et les souvenirs d'une celtomanie qui n'avait pas encore entièrement disparu au milieu du siècle dernier, G. Grange avait apporté une interprétation très juste du sujet représenté sur la plaque de terre-cuite, et l'on peut s'étonner que son explication n'ait pas retenu l'attention des archéologues qui s'occupèrent de la représentation du Christ dans l'art de l'époque des grandes invasions.

La plaque de Grésin reproduit, en effet, un sujet de l'iconographie chrétienne: le Christ nimbé, en costume de général romain, portant la croix à longue hampe et marchant sur le lion et le serpent ⁸⁾. L'art chrétien officiel a fréquemment utilisé ce thème, qui apparaît, à Ravenne, sur un stuc du Baptistère des Orthodoxes (ou de Néon) (Ve siècle) ⁹⁾ et sur une mosaïque de la Chapelle Archiéiscopale (VIe siècle) où le dragon est substitué au serpent ¹⁰⁾. Le même motif reparaisait sur une mosaïque effacée au tympan du Palais de Théodoric, et sur une autre de Saint-Apollinaire-le-Neuf ¹¹⁾. On sait que Galla Placidia avait commandé, pour l'église Sainte-Croix, une mosaïque traitant le même sujet ¹²⁾.

L'art industriel l'a aussi emprunté, mais le Christ est, là, toujours imberbe: fond de plat d'Orléans ¹³⁾, lampes d'Arles ¹⁴⁾, de Bergame ¹⁵⁾, du Musée Lavignerie à Carthage ¹⁶⁾, couvercle de terre-cuite du Musée du Caire ¹⁷⁾. A Achmin, le Christ, portant également la croix à longue hampe dans la main gauche, perce de sa lance la gueule du dragon.

Le type du Christ, vainqueur de l'aspic et du dragon, symbolisés le plus souvent sur ces images par le serpent et le lion, procède d'une iconographie symbolique ¹⁸⁾, adaptation d'une image du Christ illustrant le Psaume XC, 13: „Super aspidem et basiliscum ambulabis, conculcabis leonem et draconem“ ¹⁹⁾. Dans la recherche des origines du type, il y a lieu d'écarter toute influence directe des images orientales analogues. Celles-ci, égyptiennes, mésopotamiennes ou persanes, ne doivent entrer en compte qu'au titre de prototypes des figures romaines impériales,

⁸⁾ A Grabar, L'empereur dans l'art byzantin. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 75, p. 237-239. E. Weigand, Zum Denkmälerkreis des Christogrammnimbus, dans Byzantinische Zeitschrift XXII, 1932, p. 75-76. Je remercie M. A. Grabar des très utiles précisions qu'il a bien voulu m'apporter lors de la préparation de cette étude.

⁹⁾ A. Grabar, op. cit., p. 137. Garrucci, Storia dell'arte cristiana, V, pl. 344. I. Wilpert, Die röm. Mosaiken . . . , p. 44, fig. II.

¹⁰⁾ A. Grabar, op. cit., p. 238. Weigand, op. cit., pl. IV, I.

¹¹⁾ Wilpert, op. cit., I, p. 47.

¹²⁾ Agnellus, Liber Pontif. eccl. raven., éd. Mon. Germ. Hist., p. 306. - Wilpert, op. cit., p. 47.

¹³⁾ E. Weigand, op. cit., p. 75. - Garrucci, op. cit. VI, p. 466, 2. - V. Romagnesi, Mém. soc. nat. antiq. Fr., 18, 1846, pl. II, 9. - Cabrol-Leclercq, Dict., II, col. 512, fig. 1391.

¹⁴⁾ E. Weigand, op. cit., p. 75-76, pl. IV, 3.

¹⁵⁾ Ibid., p. 75, pl. IV, I.

¹⁶⁾ Ibid., p. 75.

¹⁷⁾ Ibid., p. 75.

¹⁸⁾ A. Grabar, op. cit., p. 239.

¹⁹⁾ La même idée est exprimée dans une strophe de l'Abécédaire de Sedulius, poète populaire en Italie au Ve siècle.

ZELUM DRACONI INVIDI · ET OS LEONIS PESSIMI
CALCAVIT UNICUS DEI SESEQUE COBLIS REDDIDIT
Migne, Patr. Lat., 19, 770.

utilisées par les artistes chrétiens. Un lien direct est, au contraire, établi entre l'image de l'empereur chrétien victorieux de Satan et celle du Christ, triomphateur du Mal, l'un et l'autre conduits à la Victoire par la Croix ²⁰). Sur ces figures, un signe chrétien, monogramme, croix, est opposé au serpent, symbole de l'adversité sur les images de l'empereur en vainqueur du Démon ou du Barbare, et cela dès l'époque de Constantin qui, sur une mosaïque du Palais de Constantinople, s'était fait représenter ²¹), foulant aux pieds un dragon, symbolisant Licinius, et surmonté du signe de la Croix. Ainsi l'image du Christ en empereur victorieux s'inspire directement de l'iconographie impériale.

Ce thème du Christ, ainsi représenté en empereur et en vainqueur, a pénétré dans le monde des Barbares, où il n'apparaît encore, à ce qu'il semble, que dans l'iconographie de caractère funéraire. Si la plaque de terre-cuite de Grésin est, à notre connaissance, le premier monument de ce type trouvé dans la Gaule mérovingienne, la figure du Christ décorant des monuments funéraires avait déjà été découverte en Rhénanie ²²). La plus caractéristique de ces images est la stèle de Niederdollendorf (Taf. 22, 1), conservée au Musée de Bonn ²³); sur l'une des faces, un guerrier, debout et de face, les pieds de profil à droite, un scramasaxe en travers du corps, est attaqué par trois serpents; l'un cherche à s'emparer de l'arme, l'autre à mordre le bras dont la main tient le scramasaxe; le troisième tente de l'empêcher de se peigner. Sur l'un des petits côtés, deux serpents sont enlacés. Sur l'autre grande face, est représenté un personnage, également debout et de face, entouré de rayons, la lance dans la main droite, le visage nimbé et une grande rouelle sur la poitrine, ornement qui reparait sur le panneau de bois de Pfahlheim ²⁴). L'interprétation de cette dernière figure a donné lieu à différentes hypothèses: divinité de la lumière; mort ressuscitant et transfiguré; Wotan portant sur la poitrine l'anneau Drapnis des Eddas et debout sur le terre figurée par le serpent ²⁵). Dans un récent mémoire, M. Kurt Böhner ²⁶) propose d'identifier cette image avec celle du Christ. On sait, en effet que le nimbe ²⁷), créé par les Grecs et couramment réservé aux figures d'empereur, devient, au cours du second quart du IV^e siècle, un attribut du Christ, qui l'emprunte aux images impériales, au même titre que la cuirasse et la lance, matérialisant ainsi les caractères du pouvoir. Dans les traits qui encadrent le personnage et qui paraissent en jaillir, on reconnaît, simplifiée et maladroitement traduite une auréole elliptique sillonnée de rayons, la mandorla, semblables à celles qui accompagnent le Christ ressuscité de Monza ²⁸) et le Christ en majesté de l'église Saint-Paul à Rome ²⁹). Le

²⁰) A. Grabar, op. cit., p. 44.

²¹) Eusèbe, Vita Const., III, 3.

²²) K. Böhner, Der fränkische Grabstein von Niederdollendorf am Rhein, dans *Germania* 28, 1944-1950, p. 63-75. - Du Même, Zur Deutung zweier frühmittelalterlicher Steindenkmäler im Rheinischen Landesmuseum Bonn, dans *Bonn. Jahrb.* 151, 1951, p. 108-115.

²³) J. Baum, La sculpture figurale en Europe à l'époque

mérovingienne, pl. XLVI, fig. 132, 134 & p. 101.

²⁴) Du Même, op. cit., pl. XXXI, fig. 105.

²⁵) H. Kühn, Die vorgeschichtliche Kunst Deutschlands, p. 186.

²⁶) *Germania* 28, 1944-1950, p. 68 sqq.

²⁷) E. Weigand, op. cit.

²⁸) R. Garruchi, Storia dell'arte crist., VI, pl. 433, 50.

²⁹) *Ibid.*, pl. 237.

lapicide de Niederdollendorf a connu certainement des modèles byzantins et chrétiens dont il s'est inspiré.

Ce n'est pas l'opinion de M. Ed. Salin dans son dernier ouvrage ³⁰⁾, qui lui attribue un caractère nettement païen et identifie le personnage nimbé à Wotan. L'un de ses principaux arguments était que „le Christ ne porte jamais d'armes". Or, à Achmin, le Christ portant la croix à longue hampe, tient également une lance, dont il enfonce le fer dans la gueule du dragon ³¹⁾. La plaque de Grésin apporte un nouvel et important argument en faveur de l'identification du personnage nimbé de Niederdollendorf avec une image du Christ, et je ne pense pas qu'il soit désormais possible de se refuser à accepter l'ingénieuse interprétation proposée par M. K. Böhner: le Christ représenté en souverain victorieux des démons et de la mort. Ce double caractère, céleste et funéraire, n'est pas absent de l'image de Grésin, sur laquelle le Christ est représenté ithyphallique. Comment expliquer cette anomalie de l'iconographie chrétienne? Je crois qu'il faut reconnaître, de même que sur la stèle au défunt ithyphallique de Bonn ³²⁾ et sur les sarcophages de la cathédrale de Bonn avec figurations d'un décor en X et de phallus ³³⁾, l'expression graphique de la persistance de la force vitale du défunt, les limites entre le monde des morts et celui des vivants étant bien loin d'être tranchées chez les Germains.

L'emploi de la terre-cuite ornée de reliefs n'est pas limitée dans la Gaule mérovingienne, au décor de la sépulture. Elle a été aussi utilisée dans les plus anciennes églises chrétiennes du Bas Poitou et du Pays de Retz ³⁵⁾. Aux figures d'Adam et Ève, de colombes buvant dans un canthare, du chien poursuivant un lièvre, d'un bouc terminé en poisson, de chrismes, de feuilles de vignes et raisins, de rinceaux, on doit ajouter un carreau, déjà signalé à plusieurs reprises ³⁶⁾, découvert à Tours au cours de travaux d'adductions d'eau, au siècle dernier (Taf. 22, 2). Terminé en bâtière, il est orné d'une figure de personnage, debout, vêtu d'une longue robe, les pieds divergents, les bras coudés à angle droit, les avant-bras dressés de part et d'autre d'une énorme tête ronde, surmontée d'un nimbe. Les traits, à l'exception de deux grosses ponctuations entourées d'un bourrelet circulaire pour les yeux, sont en grande partie effacés. On distingue cependant les traces de la bouche et du menton, les restes d'une barbe indiquée par un décor de dents de scie. De chaque côté, l'espace entre le corps et le bord interne du cadre est rempli par les repliements d'un boudin d'argile, épousant le tracé des bras et du torse et se terminant, à la partie inférieure par quatre et cinq segments de cercles. Au-dessus de la tête, surmontée

³⁰⁾ E. Salin, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*. IIe part., *Les sépultures*, Paris 1952, p. 78-79 & n. 2 p. 79.

³¹⁾ Voir plus haut, p. 240.

³²⁾ Lehner, *Die antiken Steindenkmäler des Provinzial-Museums in Bonn*, Bonn 1918, n° 1011. Du Même, *Das Provinzial-Museum in Bonn*, H. 2, Bonn 1917, *Die römischen und fränkischen Skulpturen . . .*, pl. 38, 4.

³³⁾ Lehner und Bader, *Bonn. Jahrb.* 136-137, 1932, p. 163, n° 150 & pl. 31.

³⁴⁾ K. Böhner, *Germania* 28, 1944-1950, p. 74.

³⁵⁾ P. Deschamps, *Étude sur la renaissance de la sculpture en France à l'époque romane*, extr. *Bull. Mon.* 1925, p. 18-21.-Cabrol-Leclercq, *Dict. s. v. Nantes*, col. 681-682.

³⁶⁾ *Bull. Mon.* 1856, p. 485-486. - P. Deschamps, *op. cit.*, p. 20 n. I. - Cabrol s. v. Tours, col. 2617, fig. 11153.

d'un cartouche, le Soleil et la Lune. On a cru pouvoir reconnaître dans cette figure l'image d'un saint, barbu et chevelu, la tête surmontée d'une coiffure ³⁷). Il est difficile d'accepter cette identification qui néglige l'un des éléments essentiels de la représentation: la présence des deux astres, dont le caractère symbolique se manifeste sur les anciennes images de la crucifixion du Christ ³⁸). Sur l'ampoule du trésor de Monza, ils encadrent le Christ, vêtu d'une longue robe, les bras écartés dans le prolongement des épaules, mais non attaché au bois de la Croix ³⁹). Malgré la répugnance de la Gaule mérovingienne à représenter le Sauveur sur la Croix ⁴⁰), je ne crois trop osé de proposer de reconnaître, sur la plaque de terre-cuite de Tours, la représentation de Jésus crucifié. On ne se dissimulera pas cependant, le caractère hypothétique de cet essai d'une interprétation, toujours très délicate lorsqu'il s'agit de raisonner sur des figurations si fortement barbarisées que le sens de bien des motifs est appelé, le plus souvent, à rester inintelligible. Si l'on veut bien accueillir favorablement ces diverses hypothèses, on sera amené à admettre que la représentation du Christ n'est pas aussi rare qu'on le pensait dans l'art figuré du Haut Moyen âge, et à ces images du Christ vainqueur de Niederdollendorf et de Grésin, du Sauveur crucifié du carreau de terre-cuite de Tours, le Christ accosté de deux colombes, tenant le livre, d'une très ancienne église mosellane de Gondorf, et vraisemblablement le buste radié de la stèle funéraire de Meschenich, doivent être ajoutés ⁴¹).

Par leur rareté, ces images du Christ sont appelées à occuper un rang très particulier dans l'art occidental mérovingien qui a répugné à la représentation de la figure humaine et est revenu à un art presque exclusivement ornemental. La présence, sur les sépultures et dans le décor de très anciennes églises de cette image marque la réapparition, dans l'art occidental, de la figure humaine, dont le caractère tutélaire et l'origine, étrangère au monde germanique, ont été mis en lumière par H. Zeiss ⁴²).

Traitant des apports étrangers dans l'art mobilier de l'époque des Invasions, Ed. Salin ⁴³) distinguait deux courants, l'un venu du Nord avec le commerce drainé par les Frisons, l'autre méridional, conséquence des contacts de la Gaule mérovingienne avec l'Égypte copte, la Syrie et la Transcaucasie. Or, ces mêmes influences se laissent reconnaître dans ces premières tentatives de représenter la figure du Christ: nordiques à Niederdollendorf et à Tours, où le Christ est figuré dans la posture d'orant du Daniel des plaques-boucles ⁴⁴), thème qui „christianisé à la fin du VIIe et au VIIIe siècle par l'intermédiaire de Samson et de la Croix, devient souvent

³⁷) Cabrol-Leclercq, loc. cit.

³⁸) Ibid., I, col. 3018-3023.

³⁹) Ibid., III, col. 3072 fig. 3378. - Voir aussi le médaillon d'or d'Achmin: Forrer, *Realexikon*, p. 427, pl. 1097.

⁴⁰) E. Salin, Sur quelques images tutélares de la Gaule mérovingienne. Apports orientaux et survivances sumériennes, dans *Syria*, 1942-1943, p. 239.

⁴¹) K. Böhner, *Bonn. Jahrb.* 151, 1951, p. 110-115 & pl. 6, 1. Avant les recherches de M. K. Böhner,

le personnage était donné comme l'image d'un prêtre tenant un livre (J. Baum, La sculpture figurale . . . , pl. LXVII, fig. 176, p. 110-111).

⁴²) *Das Heilsbild in der germanischen Kunst des frühen Mittelalters*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften* 1941.

⁴³) *Syria*, 1942-1943, p. 201-243.

⁴⁴) Boucle de Chalon-sur-Saône, au Musée des Antiquités Nationales. Ibid., pl. XIII, 2.

une figure du Christ" ⁴⁵). L'origine méridionale ⁴⁶) du type du Christ de Gondorf et de Grésin est évidente, et nous avons déjà précisé les ressemblances que l'on peut établir entre l'image du Christ victorieux, vainqueur de l'aspic et du basilic, avec des figures semblables à celles décorant la grande phalère d'Ittenheim ⁴⁷). Les rapports, aussi bien avec des objets de métal, tels les phalères, et les productions de l'art industriel mérovingien permettent de proposer la fin du VII^e siècle ou le VIII^e siècle pour la date de la plaque de terre-cuite de Grésin.

Il reste encore à rechercher la place occupée par ces monuments dans le décor de l'église et de la sépulture. Frise décorative, ornement de tympan, ou comme pour la plaque de Gondorf, de cancel ⁴⁸). L'absence de renseignements précis sur ces ensembles décoratifs permet à peine quelques suggestions.

Il en est autrement des stèles dressées sur la sépulture, principalement dans les cimetières mérovingiens de la Gaule orientale. De récents travaux ⁴⁹) apportent un ensemble de documents permettant d'envisager sous un aspect nouveau les aménagements extérieurs de ces nécropoles, tertres funéraires, poteaux de bois puis de pierre, clôtures, constructions en pierres (*basilica super hominem mortuum*), stèles aux pieds ou à la tête de la sépulture, ou bien encore, comme à Kaiseraugst, près de Bâle, aux deux extrémités. Les images dont les stèles sont le support, chargées de puissance, apportent au mort le bienfait des forces incluses dans le monument.

S'il est certain que l'utilisation des carreaux historiés de terre-cuite relève de semblables préoccupations, on est, par contre, bien mal informé de leur emplacement dans la sépulture, sur laquelle ils étaient fixés, comme à Grésin, au moyen de clous. Il ne paraît pas cependant, si l'on se rapporte à une découverte récente ⁵⁰), que la face décorée ait été visible, puisqu'elle était tournée vers l'intérieur de la tombe. Le but recherché aurait donc été prophylactique et non décoratif, les images appliquant ainsi directement leur puissance sur le mort, dont l'existence se poursuit dans la tombe.

⁴⁵) E. Salin, *ibid.*, p. 241.

⁴⁶) K. Böhner, *Bonn. Jahrb.* 151, 1951, p. 115. - Sur l'autel de Ferentino (P. Deschamps, *op. cit.*, p. 12), le personnage, à gauche, présente, comme le Christ de Grésin, le même disque qui paraît également pourvu d'un manche court sur lequel s'applique la main.

⁴⁷) Voir plus haut, p. 239.

⁴⁸) K. Böhner, *Bonn. Jahrb.* 151, 1951, p. 115.

⁴⁹) E. Salin, *La civilisation mérovingienne . . .*, II, p. 65-85. - R. Lantier, *CRAI*, 1950, p. 210-211.

⁵⁰) J. Ferron et M. Pinard, Plaques de terre-cuite préfabriquées d'époque byzantine, trouvées à Carthage, dans *Cahiers de Byrsa*, 1953, p. 97-114. Les parois latérales de la tombe, découverte en 1949 sur le terrain d'Ard-es-Smachi, à Carthage, comportaient huit plaques de terre-cuite, dont la face décorées de figures de lions et de cerfs était tournée vers l'intérieur. Il en était de même de la position occupée dans la couverture par la plaque de terre-cuite également ornée de l'image d'un lion.